

io

n°47

FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS

Numéro 47 / Deflorian/Tagliarini – Chaignaud/Bengolea – BERLIN – De KOE
Thierrée – Espace Pierre Cardin – Archambault – Festival de Cluj – Festival du Jamais Lu



DU 10 AU 21
JANVIER
2017

FESTIVAL
DES CULTURES
DU SUD

LA FILATURE
SCÈNE
NATIONALE
MULHOUSE

VAGGA MON DES

SALIA SANOU / JULIEN BOUFFIER / KHEIREDDINE LARDJAM / SAMANEH ZANDINEJAD
KAMAL HASHEMI / ALI MOINI / CLYDE CHABOT / HILLEL KOGAN / LA MIRZA & RAYESS BEK
BALLAKÉ SISSOKO, VINCENT SÉGAL, RENAUD GARCIA-FONS, DERYA TÜRKAN / LEYLA RABIH
& JEAN-MARIE MESHAKA / EDUARDO GUERRERO / DARIA DEFLORIAN & ANTONIO TAGLIARINI
ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MULHOUSE / BRUNO BOUDJELAL / LUC GEORGES

Théâtre, danse, musique, cinéma, expositions avec des artistes venus d'Algérie, Espagne,
France, Iran, Italie, Portugal, Liban, Turquie, Israël, Mali, Burkina Faso...
mais aussi de nombreux rendez-vous à Mulhouse : conférences, rencontres, table ronde, repas...

LA FILATURE SCÈNE NATIONALE MULHOUSE

ÉDITO

QUI NE MEURT PAS DEN'ÊTRE QU'UN HOMME...

« Les choses du réel ne me font pas peur, seulement celles qui sont au fond de mon esprit », disait Francesca Woodman, entre deux clichés sauvages de son corps nu fondu dans les murs d'un appartement délabré, avant de se taire à tout jamais. Peut-être est-ce cela que nous allons chercher au théâtre, cette chose planquée dans nos ténèbres intérieures, que nous tentons d'éclairer par la parole d'un autre... Le théâtre est cet espace de cruauté, de beauté et de vérité, ce lieu de dévoilement de nos angles morts. Bien entendu, il échoue presque toujours à nous sauver de l'effroi. C'est pour cela que l'on recommence, le lendemain. Et puis le surlendemain encore. Triste affaire ? Non, car chez I/O, on cultive l'optimisme de l'orpailleur : que celui qui cherche ne cesse de chercher jusqu'à ce qu'il trouve ! En ces temps épiphaniques, le *logion* apocryphe de saint Thomas résonne plus que jamais.

Grâce aux Italiens Deflorian et Tagliarini, dans ce dernier numéro de 2016, nous avons acquis une certitude : *le ciel n'est pas une toile de fond*. Ne le regarde-t-on pas mieux enfermé entre ces quatre murs ? Le théâtre est l'antichambre de l'au-delà. Il est ce Styx aux eaux sombres qui nous révèle à nous-mêmes, contre une simple obole. Charon est un peu flippant, mais il a le mérite de poser la donnée essentielle du problème : « Qui ne meurt pas de n'être qu'un homme ne sera jamais qu'un homme. » Francesca, grande lectrice de Georges Bataille, a appliqué cette vérité considérable à la lettre. Dont acte. Nous autres spectateurs de théâtre nous contentons d'une mort symbolique. Être ou ne pas être, Shakespeare nous dispense de nous jeter par la fenêtre d'un loft new-yorkais. Le théâtre est l'énergie du moment présent, et *la mort est toujours en retard de cet instant précis*.

La rédaction

Prochain numéro le 14 janvier 2017

SOMMAIRE

FOCUS PAGES 4-5

DEFLORIAN/TAGLIARINI : IL CIELO NON È UN FONDALE

FOCUS HORS AUTOMNE PAGES 6-7

JAMES THIERRÉE : LA GRENOUILLE AVAIT RAISON
LE THÉÂTRE DE LA VILLE À L'ESPACE PIERRE CARDIN

REGARDS PAGES 8-9

FRANÇOIS CHAIGNAUD ET CECILIA BENGOLEA : DFS
BERLIN : ZVIZDAL
DE ROE : BLANCROUGENOIR - LE RELÈVEMENT DE L'OCCIDENT

BRÈVES PAGE 10

CRÉATIONS PAGE 12

MARTIN LEGROS : OUSSAMA, CE HÉROS
JEAN LAMBERT-WILD :
SPLENDEUR ET LASSITUDE DU CAPITAINE IWATANI IZUMI
LUCIE AUGÉAI ET DAVID GERNEZ : JOB

LA QUESTION PAGE 14

HORTENSE ARCHAMBAULT

REPORTAGES PAGE 15

FESTIVAL INTERFERENCES DE CLUJ
FESTIVAL DU JAMAIS LU #2

LE VIVIER DES NOMS



18 > 26 JANV

THÉÂTRE | TEXTE, MISE EN SCÈNE ET PEINTURES
VALÈRE NOVARINA

THEATRE71.COM SCÈNE NATIONALE MALAKOFF
MALAKOFF-PLATEAU DE VANVES **0155 48 91 00**

PÉRIPHÉRIQUE PORTE BRANCION - PARKING RUE GABRIEL CRIÉ



HUMILITÉ DES TOILES

— par Marie Sorbier —

Le duo italien Daria Deflorian et Antonio Tagliarini, découvert par le public parisien en 2015 au Festival d'automne, joue en retrait avec les codes dramaturgiques et tend ostensiblement à une épure à la fois bienvenue et austère. Non pas dans le sens négatif d'une économie de moyens ou de couleurs, mais plutôt comme l'impression d'essentiel que l'on peut ressentir dans une abbatale cistercienne. Un (faux) vide où rien ne manque et où l'esprit et le cœur peuvent, à leur rythme, prendre part au rituel.

Commencer par un rêve est une habile façon de faire du théâtre sans effets. Dans ce qui semble être du matériel autobiographique, la distance de l'histoire que l'on raconte offre aux acteurs un angle fantasmagique pour la jouer et au public une liberté de projection et de reconstruction. Il est en effet plus difficile de réécrire dans son imaginaire une histoire présentée comme « vraie » ; l'identification peut être plus directe mais psychologiquement moins fertile, le poids du réel a tendance à castrer. Alors que dans leur précédent travail, « Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni », le lien était évident, ici, comme dans une longue divagation,

les confessions s'enchaînent sans fil rouge si ce n'est un regard franc sur la solitude et la pauvreté au cœur des villes et le ressenti personnel que l'on en a. Il faut donc accepter de se laisser brinquebaler sans chercher à comprendre, mettre en veille sa raison pour accéder aux entre-lignes. Toute la force transpire de ce qui ne se voit pas, les cicatrices des murs et les fêlures des hommes comme accès à une nouvelle dimension intensément humaine, possible simplement dans l'obscurité des théâtres. Jeu également dans la dualité appuyée ; le métathéâtre fait totalement partie des outils, de la langue de cette compagnie, et ce sont plus des acteurs que des personnages qui se présentent à un public qui est plus considéré comme des individus pensants que comme une audience passive.



Relation symbiotique avec les radiateurs en fonte

Tout l'enjeu de cette proposition est dans cette dualité : il faut à la fois se laisser porter par la poésie qui travaille en sous-sol et être actif dans la reconstruction des bribes de sens abandonnées sur la scène. Ici les maîtres

mots sont « sensibilité » et « humilité ». Humilité face au plateau et amour sobre de la machine théâtre : pas d'artifice, au commencement était le verbe. Ce théâtre de la parole mériterait cependant un cadre à sa dimension. Les grandes salles noient parfois, et il est plus difficile de se sentir impliqué et emmené dans ce voyage de l'intime quand la proximité avec les corps et les mots, évidemment nécessaire, devient problématique après le dixième rang. Les voix du quatuor s'enchaînent donc et invitent à prendre le temps de regarder et d'écouter ce qui n'est pas exceptionnel, de ralentir sa hâte, de plonger dans les interstices, de développer l'insignifiant, de fouiller le quotidien à la recherche de ce qui bat. Le monologue final, porté par Daria Deflorian, somptueuse de simplicité, réchauffe l'âme et les corps ; en livrant sa relation symbiotique avec les radiateurs en fonte, leitmotivs et doudous, elle parvient à métamorphoser l'individuel et le particulier en mission collective au cœur de la cité. Elle offre et multiplie la chaleur qui, comme le pain ou le poisson, manque cruellement aux villes et aux hommes.

FOCUS — IL CIELO NON È UN FONDALE



« Est-ce la situation économique du théâtre italien qui a amené Daria Deflorian et Antonio Tagliarini à développer un théâtre qui mise toute l'efficacité dramatique sur le seul jeu des comédiens ? »

LE THÉÂTRE INCAPABLE

— par Jean Christophe Brianchon —

À marcher sur le fil de l'impossible en espérant faire du théâtre la clé de cette porte dérobée par laquelle s'échapperaient nos incapacités, Daria Deflorian livre un geste d'une beauté infinie mais profondément désespérant.

Sur la scène des ateliers Berthier, quatre personnes enfermées dans une boîte noire. Cette boîte noire cachot des cerveaux et bourreau des avenir, étouffés qu'ils sont par la lumière sombre portée sur les souvenirs qui empêchent. Celle aussi qui enregistre les dernières conversations des pilotes de nos âmes, avant qu'elles ne s'écrasent sur le versant rocheux d'une humanité décharnée. Alors, le fil des incapacités se déroule et les langues se délient. Chacun satellite de l'autre, les acteurs s'écoulent et se regardent mais jamais ne se touchent, au gré du récit de leurs vies impossibles et misérables, freinées par la peur qui engluie l'idée du futur. C'est toujours touchant et parfois beau, mais rarement convaincant. Rarement convaincant, ou plutôt profondément désespérant, puisque tous les drames de l'aujourd'hui sont récités à travers les vies de ces âmes errantes, sans que jamais

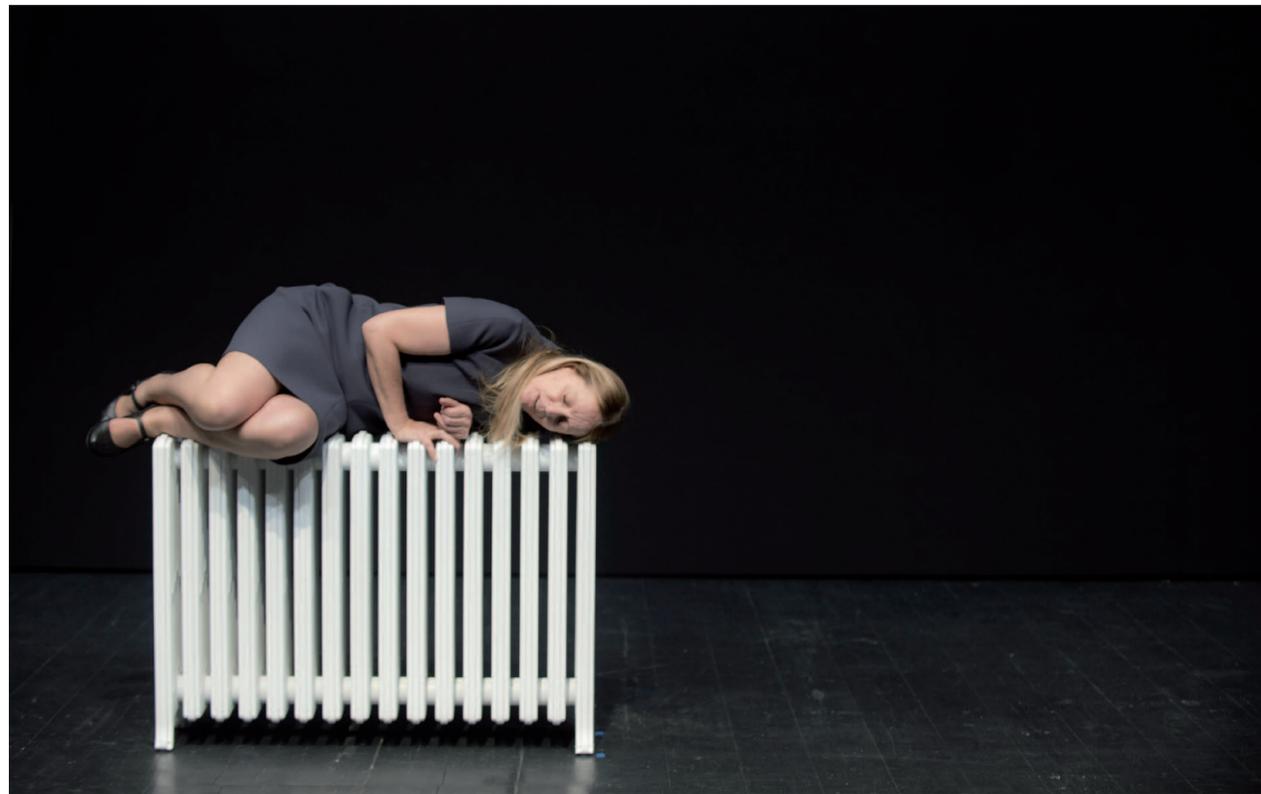
le théâtre ne puisse se muer en autre chose que cet outil au service des mots racontés. Et c'est absolument paradoxal, puisque ici tout semble vouloir penser le théâtre en tant qu'artefact consolatoire et magicien au service de la compréhension du « nous », de cette scénographie métaphysique à la construction d'une dramaturgie réflexive. Au fil des sujets qui s'égrenent (de la défaite de l'État tontonnaire à l'impossible amoureux en passant par la ville désespérée), c'est effectivement le contraire qui petit à petit se déploie.



Le théâtre semble déposer les armes

Alors que la pièce est pensée comme une possible porte de sortie de cette boîte noire dans laquelle évoluent les personnages, elle est finalement écrite comme une suite de récits dans lesquels les individualités s'engluent et jamais ne se retrouvent autrement que par le partage d'un malheur qui semble indéchiffrable. La représentation, donc, devient une sorte de réunion des malheureux anonymes. Un espace-temps qui ne pourrait rien faire d'autre que

d'échouer face au défi que Daria Deflorian pose au théâtre : celui de surpasser nos incapacités par la représentation de l'impossible. Au-delà de l'écriture, la scénographie aussi enferme la pièce dans un fatalisme insurmontable qui ne permet pas aux images de se déployer. Emprisonnées qu'elles sont dans l'imaginaire des spectateurs et la mémoire de ceux qui les partagent, celles-ci restent en suspens, et le théâtre face à elles semble déposer les armes, alors même qu'il devrait être la preuve d'une possible mise en images de l'impossible. Cela n'enlève rien à l'immense beauté des histoires partagées, mais c'est dramatique en ce que cela réduit nos vécus et enterre nos envies dans le cimetière de l'anecdotique, en plus de faire du théâtre la preuve d'un impossible alors même qu'il ne devrait être rien d'autre que le dernier prince du royaume des malgré-tout. Malgré ces vies, malgré l'acharnement du malheur, malgré les absurdités qui sont racontées, il devrait se dresser là, mais ici il se couche face au récit et ne devient jamais l'écran sur lequel devraient être projetées les images de nos possibles. Ces images au fond desquelles la mort nous dévisage ; la mort, c'est-à-dire notre immortalité, à laquelle le théâtre devrait nous permettre de croire chaque soir.



MISE EN SCÈNE DARIA DEFLORIAN ET ANTONIO TAGLIARINI / ODÉON - ATELIERS BERTHIER

© Elizabeth Carecchio

COULISSES

FRANCESCA CORONA : « UNA CAPACITÀ DI IMMAGINARE L'INVISIBILE »

— propos recueillis par Marie Sorbier —

Lei potrebbe spiegare il suo ruolo presso la compagnia? Esiste una sfida per quanto riguarda la lingua e di conseguenza, la traduzione?

Collaboro con Daria e Antonio da tanto tempo, per alcuni anni abbiamo condiviso pensieri, progetti, dinamiche, vita, appartamenti. Abbiamo incrociato i nostri percorsi a più riprese e con obiettivi ogni volta diversi. Negli ultimi anni abbiamo iniziato a lavorare insieme in modo più strutturato, concentrando il mio lavoro nella cura della promozione e distribuzione internazionale della compagnia. Nel caso del lavoro di Deflorian/Tagliarini devo dire che non si è mai posta la questione della traduzione e dei sovratitoli come problematica rispetto alla distribuzione internazionale dei loro spettacoli. E questo nonostante si tratti di lavori nei quali la parola e il suo raccontarsi sono al centro, in spettacoli nudi, nei quali tutto si svolge nella relazione e in una certa prossimità, dove molto è in mano agli spettatori e alla loro capacità di immaginare l'invisibile.

Secondo a lei, come reagiscono il pubblico francese ed i professionisti di fronte al lavoro di Deflorian/Tagliarini?

La Francia è stata un paese molto generoso e accogliente con Deflorian/Tagliarini. Il mio lavoro è stato quello di creare incontri possibili tra gli artisti e operatori che potessero difendere il loro lavoro. Il primo a fidarsi e ad infilarsi ad una prova in uno spazio occupato di Roma è stato Didier Juillard, all'epoca direttore della programmazione de La Colline. E di seguito tanti altri operatori si sono appassionati alla compagnia, iniziando a creare legami che si stringono sempre di più, come quello con il Festival d'Automne chiaramente, o il Théâtre Garonne di Toulouse, da subito sostenitori e grande complici. Il pubblico francese è stato altrettanto accogliente, molto toccato dalla semplicità e da una certa umanità

che emerge dai loro spettacoli. Nei tanti scambi con il pubblico francese viene fuori una grande curiosità rispetto ai metodi di lavoro e di scrittura di Daria e Antonio, alle modalità del procedere della ricerca e dell'evoluzione dall'idea iniziale alla scrittura scenica. Ma anche c'è una certa curiosità rispetto alle condizioni di lavoro in Italia e al panorama all'interno del quale si inscrivono Deflorian/Tagliarini.

Quali saranno i prossimi lavori della sua compagnia?

Durante la fase di ricerca e di studio che ha preceduto le prove de Il cielo non è un fondale Daria e Antonio hanno rivisto "Deserto rosso", il magnifico film di Michelangelo Antonioni con Monica Vitti (1964). E dopo averlo rivisto è nato un desiderio forte e molto chiaro di voler lavorare su questo film, sull'insofferenza alla vita della sua protagonista, sul rapporto tra figura e sfondo di cui Antonioni sa raccontare così bene. Ancora sono all'inizio del pensiero, Daria e Antonio inizieranno a lavorarci durante la primavera 2017 per un debutto nella seconda metà del 2018. Parallelamente lavoreranno con l'artista olandese Lotte Van Den Berg, per costruire la versione italiana della performance di Lotte Cinéma Imaginaire e che debutterà in Italia a settembre 2017.

(traduction sur www.iogazette.fr)

Francesca Corona è una curatrice e organizzatrice teatrale, vive tra Marsiglia e Roma. Responsabile della programmazione internazionale del festival Short Theatre di Roma, accompagna e promuove il lavoro di artisti e compagnie, tra i quali Deflorian/Tagliarini, Lucia Calamaro, MK, Cristina Rizzo. Dal 2015 è consulente artistica del festival di danza contemporanea DANSEM di Marsiglia.

RES FACILES. LE SIROP LAISSE DES NAUSÉES.

NOUS NE TENTERONS PAS NON PLUS D'ALLER

LA GRENOUILLE AVAIT RAISON

CONCEPTION JAMES THIERRÉE / THÉÂTRE DU ROND-POINT

« Nouveau monde de James Thierrée, avec envolées, tableaux magiques, mystères, métamorphoses.

L'artiste poursuit sa construction d'univers parallèles, puise dans toutes les disciplines, donne vie à des poèmes fantasmagoriques. »

FÉRIE DES BAS-FONDS

— par Mathias Daval —

Sixième spectacle de James Thierrée, « La Grenouille avait raison » a été créé en avril au théâtre de Carouge, à Genève. Fidèle à son univers circassien et poétique, le petit-fils de Chaplin propose ici une fable techno-organique à la mécanique bien huilée.

Tout commence par le chant. À peine le rideau descendu - matière rouge et vivante qui disparaît comme une créature plissée et fuyante -, le récit s'installe. C'est à Mariama, coryphée ensorceleur mêlant soul et lyrisme, que revient la tâche de commenter l'histoire de cette fratrie emprisonnée dans des bas-fonds fantasmagoriques. Narration vaporeuse que chacun interprétera à sa manière : malédiction tragique pesant sur une famille condamnée au kidnapping ou à l'exil, ou simple rêve surréaliste ? Pour faire vivre ce monde imaginaire dans lequel nous plonge Thierrée, le plateau est investi par une démultiplication de matériaux symboliques qui définissent une ambiance à la fois steampunk et aquatique, à la Jeunet. Au cœur du dispositif, une fleur plafonnrière géante (orchidée ? Nénuphar ? Ou plutôt créature plante-araignée ?) tantôt éclatée et recentrée, et dont les mouvements ponctuent la dramaturgie grâce à un jeu

subtil et précis de ficelles activées par une demi-douzaine d'assistants cachés hors scène. Sur les pétales, la danseuse Thi-mai Nguyen a trouvé refuge et semble veiller sur la fratrie avec un dessin obscur.



Sur le fil entre fable tragique et légèreté comique

Ce qui frappe, comme toujours chez Thierrée, c'est la façon si particulière dont la technique et l'artisanat viennent servir le propos poétique. Dans son invitation à une « suspension volontaire de la crédulité », il mêle avec puissance et tendresse les champs élémentaires de l'eau, de l'air, du métal... Mais la force de son univers est d'abord la construction d'illusions scéniques, de « mentir-vrai » souvent burlesques, dans lesquels vient se nicher l'attention du spectateur : ainsi, ce piano d'un autre siècle dont on ne sait jamais vraiment s'il joue tout seul ou non ; ces membres postiches soudainement détachés des corps ; et ces corps eux-mêmes qui opposent entre eux de fausses résistances... Poème visuel et sonore, « La grenouille... » reste un spectacle très circassien dans sa construction même, en une succession de jeux sur les corps et les

objets : contorsionnisme, acrobaties, poésie musicale, prestidigitation... Cette volonté un peu trop systématique du spectacle total ne va pas sans quelques longueurs et approximations. On regrettera que certains passages, notamment les plus clownesques, ne soient pas davantage resserrés et se déclinent en numéros de cirque trop démonstratifs et « extérieurs », selon le mot d'André Gide se plaignant des Fratellini tardifs des années 1930. Malgré ces réserves, il est difficile de résister à l'envoûtement. Car « La Grenouille... », au-delà de l'exubérance scénographique, nous maintient sur le fil entre drame et légèreté comique : fable tragique, il l'est à travers le poids d'un destin implacable, appuyé par l'étrangeté inquiétante des éléments (l'escalier ne menant à aucune sortie, le piano, la fleur...) ; mais aussi conte humoristique sur la difficulté du vivre-ensemble, sur les tensions entre affection et rivalité qui fondent les relations familiales. Au final, pas de révolution scénique avec « La Grenouille... », mais plutôt la continuité esthétique de « La Veillée des Abysses », une parenthèse de féerie légère ouverte à tous les publics.

Spectacle vu au théâtre de Carouge en avril 2016

FOCUS — HORS AUTOMNE

LE THÉÂTRE DE LA VILLE À L'ESPACE PIERRE CARDIN

« Le temps de sa rénovation, le théâtre de la ville déploie sa programmation à l'espace Pierre Cardin. Deux week ends viennent fêter cette nouvelle aventure réunissant plus de 25 artistes. »

OUVREZ LA PARENTHÈSE ENCHANTÉE

— par Julien Avril —

Pendant les travaux de rénovation de sa grande salle, place du Châtelet, le théâtre de la Ville éparpille sa programmation sur une vingtaine de lieux partenaires, comme une pluie de confettis sur le territoire parisien. Et c'est à l'Espace Pierre Cardin que l'équipe du théâtre a maintenant pris ses quartiers pour cette parenthèse qui durera deux saisons.

Situé au coin des Champs-Élysées, ce lieu aux multiples facettes fut tour à tour un café-concert, un théâtre privé, mais surtout, depuis les années 1970 et sous la direction du célèbre couturier, un « espace » dédié aux arts sous toutes leurs formes et notamment les plus avant-gardistes. Pour son installation dans les murs, le théâtre de la Ville a choisi d'inviter le public à une ouverture festive répartie sur deux week-ends consécutifs, avec une programmation pluridisciplinaire et cosmopolite, résolument tournée vers la jeunesse, à l'image de l'esprit du théâtre. Entre la danse, la musique, la magie, le jonglage et les installations de réalité virtuelle, j'ai finalement jeté mon dévolu sur le théâtre vidéo-musical-dessiné du duo Stereoptik, dont l'excellent « Dark Circus », actuellement au Monfort, m'avait déjà conquis l'année dernière à Avignon. Ici, ils présentent à la fois une exposition

et un spectacle intitulé « Congés payés ». C'est un bonheur de découvrir au moyen de vitrines interactives les œuvres et les mécanismes qui donnent vie aux spectacles : figurines, flotteurs, jouets et cartons sur tourne-disque, dessins qui s'étendent sur plusieurs dizaines de mètres formant les décors roulants de leurs histoires au goût home baked cake.

Programmation pluridisciplinaire et cosmopolite

C'est cette même nostalgie qu'on retrouve dans « Congés payés » en suivant les images de ces hommes, femmes et enfants qui « inventèrent les vacances » à partir de l'été 1936, nous interrogeant sur ce qu'il reste aujourd'hui de cette furieuse envie de s'échapper. De vieux films sont peu à peu traités par la musique, la couleur et le crayon, comme on caresserait un souvenir. Le verdict de mon fils de six ans est sans appel : « C'était vraiment trop court ! » Il est difficile de donner une mesure au plaisir qu'on ressent à voir s'inventer une forme aussi belle sous nos yeux. Peut-être serait-il comparable à celui de frotter la lampe merveilleuse et de voir s'accomplir nos rêves les plus fous. Le samedi suivant, nous assistons à la boum littéraire de Fabrice Melquiot et de ses complices Marion Aubert et Samuel Gallet. Dans

une alternance échevelée entre chansons pop et histoire de squelettes sur fond de dérapage de train fantôme, adultes et enfants ont remis en question les lois de la gravité en bondissant sur la piste de danse. Les trois auteurs-lecteurs n'ont eu qu'une journée pour écrire ce petit drame à usage unique, se passant la feuille d'épisode en épisode comme on mystifie la défense avec un jeu à une touche de balle avant de coller une cacahuète en pleine lucarne. Là encore : « C'est déjà fini ? » me dit mon fils. Alors on enchaîne avec « Suzette », autre proposition de l'auteur savoyard. Biopic déjanté d'une petite fille dont les parents penchés sur le berceau prononcent la malédiction : elle sera un génie ! Une joyeuse bande d'artistes raconte comment on peut traverser l'enfance en subissant l'injonction permanente de se situer au-dessus du panier, dans un tourbillon de chansons, de trouvailles scéniques, vidéo, musicales, picturales, invitant même de jeunes spectateurs à s'en mêler sur le plateau. Mais c'est surtout la tentation de l'élitisme présente en chaque parent que Melquiot parvient à exorciser en proposant un très beau poème, écriture de théâtre total à la fois corrosive et tendre envers tous. L'ouverture de l'Espace Pierre Cardin donne le ton d'un chapitre résolument inventif et pluriel du théâtre de la Ville. Pour représenter le monde, faisons œuvre de toute chose.

la colline
théâtre national

www.colline.fr
01 44 62 52 52

Et les mardis 10, 17 et 24 janvier à 19h
Performance solo
de Sébastien Barrier

«Voilà Barrier le barré de retour [...] avec *Chunky Charcoal* réjouissante performance à trois où la parole coule comme un bon vin dont on se grise. Mots dits, mots parlés, mots écrits, dessinés : les paroles s'envolent les écrits restent, les rifs de guitare hypnotiques et mélancoliques ponctuent le tout. Euphorisant.»

Le Monde.fr

«[Sébastien Barrier] se plaît à dresser la liste de tout ce que l'on perd, ce qu'on a perdu ou risque de perdre un jour ou l'autre. Son chat, son couteau, son pucelage, la raison, un usage, du temps et la vie, pour finir.»

Télérama Sortir

2 rue Édouard Poisson
93300 Aubervilliers
+ 33 (0)1 48 33 16 16

lacomune-aubervilliers.fr
M° Aubervilliers-Pantin
Quatre Chemins

2 rue Édouard Poisson
93300 Aubervilliers
+ 33 (0)1 48 33 16 16

lacomune-aubervilliers.fr
M° Aubervilliers-Pantin
Quatre Chemins

[AU PUBLIC] AVEC DES ŒUVRES ABSCONSES.

Automne

1

DFS

CONCEPTION FRANÇOIS CHAIGNAUD ET CECILIA BENGOLEA
CENTRE POMPIDOU

« Quel est le point commun entre le Dancehall jamaïcain, des chants traditionnels de Géorgie et la danse sur pointe ? François Chaignaud et Cecilia Bengolea raffolent des associations insolites. »

LA FRAGILITÉ DE L'ÉQUILIBRE

— par Léa Malgouyres —

Admiratrice que je suis du travail de Cecilia Bengolea et de François Chaignaud est apparue la corde raide sur laquelle ces deux chorégraphes avancent, juchés sur pointes, et de laquelle, à mon humble avis, ils sont tombés en créant « DFS ». Il y avait, malheureusement, dans ce spectacle un arrière-goût d'accapement culturel qui n'existait miraculeusement pas dans les autres. Tout se joue, il me semble, dans l'intention. Dans « Dub Love », les interprètes avaient le visage fermé, concentré, et paraissaient tournés sur eux-mêmes. Ils paraissaient en constant état de recherche et d'expérimentation. Le twerk n'était alors pas une culture d'emprunt, n'était pas sorti de son contexte puis exhibé mais, au contraire, était l'occasion de questionner l'équilibre, la sollicitation de nouveaux muscles, la recherche d'une nouvelle conception de la grâce. Cette justesse dans l'attitude n'a pas opéré dans les corps des trois danseuses classiques admirables de perfection technique et au sourire figé de « DFS ». Le mouvement s'offre désormais à nous comme un objet fini, comme une nouvelle esthétique inventée et non plus avec l'humilité de la recherche. Cette expérience de la fragilité du travail de Cecilia Bengolea et de François Chaignaud a révélé le risque qu'il comporte. Ces deux chorégraphes ont fait le choix de danser sur une lame à double tranchant. On ne peut alors que les remercier et en demander plus, car, sur des pointes ou assis dans la salle, la fragilité de l'équilibre, c'est toujours passionnant.

RENDEZ-VOUS SUPER MANQUÉ

— par Eric Beume —

Une omelette qui ne prend pas pour certains, un soufflé qui retombe pour d'autres, mais bien sûr on n'oublie pas les « bravo » criés de tout en haut. « DFS », c'est la rencontre provoquée des chants polyphoniques traditionnels géorgiens et du dancehall jamaïcain. Comme dans plusieurs des créations de François Chaignaud et Cecilia Bengolea, il y a le désir de mêler deux styles que tout pourrait opposer, de briser des barrières et de se dépasser. Ainsi, les six danseurs enchaînent tours de chant à cappella et féroces et rythmiques battles, parés de justaucorps, de minishorts ou de brillants collants. Là encore, il est vrai qu'ils se dépassent, qu'on est heureux de les voir danser, car il est rare de croiser des créations qui paraissent à la fois aussi maîtrisées et spontanées. Il est donc certain que cela aurait pu marcher, que quelque chose de fantastique aurait pu s'en dégager, et c'est bien pour cela qu'on avait pris nos places depuis juillet. Mais pendant presque toute la durée de la pièce, on se pose la question du parti pris, de savoir ce que les interprètes ont cherché à nous montrer, s'ils ont cherché à nous montrer quelque chose. Certaines appositions semblent jurer, jurent. Face à la présentation d'une danse combative éprise de liberté, on ne comprend pas le choix d'une lumière rouge esthétisante qui couve le tout en permanence. Elle pèse sur le plateau et les corps des danseurs, les empêchant de nous emporter. On ne parvient pas à résoudre cette incongruité. Pour tout ce qu'ils ont créé et créeront, bien sûr on les vénère, on les attend... Cecilia Bengolea et François Chaignaud, à bientôt.

Automne

2

ZVIZDAL

CONCEPTION BERLIN
LE CENTQUATRE-PARIS

« Le 26 avril 1986, un réacteur explose à la centrale de Tchernobyl. Catastrophe nucléaire sans précédent qui affecte le monde entier et, plus directement, les populations locales : dans un rayon de trente kilomètres, les habitants doivent évacuer la zone, quitter leur domicile pour n'y plus jamais revenir. »

LE DOCUMENTAIRE MIS À MAL

— par Augustin Guillot —

Réfractaire à l'évacuation de son village à la suite de la catastrophe de Tchernobyl, un vieux couple vit désormais dans une solitude absolue. C'est l'existence finissante de cet homme et de cette femme que le film documentaire nous donne à voir grâce à un dispositif a priori singulier qui ne consiste plus à insérer de la vidéo sur la scène, mais au contraire à scénographier la vidéo. Le dispositif se caractérise ainsi par un large écran au-dessous duquel sont placées trois maquettes d'une même ferme, filmées par deux caméras. Le film s'ouvre par les bruits angoissants d'un travelling avant en vision nocturne, adoptant l'esthétique du film d'action pour surligner l'entrée dans une zone hostile. Après cette ouverture d'un spectaculaire qui ne sied guère à la dignité du sujet, les choix discutables et formellement indigestes s'enchaînent : insertion d'images de maquettes dans la trame du documentaire, surimpression de ces plans sur des prises de vues réelles. Ces impairs esthétiques ne porteraient guère à conséquence et demeureraient de l'ordre du simple mauvais film s'ils n'étaient pas accompagnés de parti pris plus dérangeants. Un

exemple, omniprésent, écrasant même : l'incrustation dans les maquettes, comme de grosses fenêtres, de petits écrans diffusant les images en prise de vues réelle, le tout filmé par les caméras afin de nous les retransmettre, dans un procès de mise en abyme, sur grand écran. Une telle lourdeur ne saurait relever que de l'afféterie, le couple devenant, pour les artistes, le simple prétexte et le moyen d'exercer leur omnipotence. Se manifeste pourtant une volonté claire et mal maîtrisée d'émouvoir par le choix systématique de plans pittoresques, par le refus d'un silence sans cesse contourné par la brièveté des plans ou l'usage de la musique. Et puis, il y a ce dispositif qui agit en sens contraire, qui objective et qui observe, dispositif-panoptique d'artistes entomologistes, comme si l'intention d'un humanisme mièvre était sans cesse contredite par une volonté de toute-puissance. Mais peut-être est-ce cela que l'on peut mettre au crédit du spectacle : réaliser une forme de miracle en donnant deux raisons contradictoires de le rejeter.

MAQUETTE D'UN ATTACHEMENT EN VOIE DE DISPARITION

— par Julien Avril —

Le collectif Berlin, guidé par la journaliste Cathy Blisson, est allé à la rencontre des derniers habitants de la zone de Tchernobyl, un couple de vieillards ayant toujours refusé de quitter leur maison après l'accident nucléaire. Ils les ont filmés dans leur quotidien pendant près de cinq ans, tentant de comprendre ce qui les retenait dans leur village natal, alors qu'autour d'eux tous avaient fui cette région contaminée et dangereuse. Il en résulte un témoignage bouleversant sur l'attachement à la terre et à l'autre, sur les cendres du monde qui s'acharne à briser la matière. Faire exister la zone de Tchernobyl sur un plateau de théâtre n'est pas une mince affaire. La radioactivité ne peut se percevoir avec les sens. On ne peut que la représenter. Et cette campagne ukrainienne où depuis trente ans la vie sauvage a repris ses droits, nous ne pouvons que la regarder de loin, à l'abri, car nous sommes nous-mêmes encore trop engagés dans la civilisation et, à l'inverse de Nadia et de Petro, plus assez en lien avec la nature pour

savoir nous adapter. C'est donc protégés par l'image que nous assistons en bifrontal au récit du voyage des deux artistes d'Anvers : sur leurs plates-formes tournantes, trois maquettes représentent la ferme du couple, à trois saisons de couleurs différentes, au-dessus desquelles circulent des caméras. Sur l'écran se mélangent à la fois ce qui fut filmé là-bas et ce qui est filmé du modèle réduit maintenant. À l'heure où deux entreprises du CAC 40 inaugurent le nouveau sarcophage de la centrale, Berlin présente notre humanité en sursis face à une menace invisible, dans l'attente de la mort, déjà peut-être souvenir, pièce de musée sous cloche de verre.

Automne

3

BLANCROUGENOIR :
LE RELEVEMENT DE L'OCCIDENTCONCEPTION NATALI BROODS, WILLEM DE WOLF
ET PETER VAN DEN EEDE / THÉÂTRE DE LA BASTILLE

« La compagnie De KOE est de retour avec une plongée dans l'histoire de la condition humaine, une fresque pour mieux disséquer nos cœurs et nos âmes. »

GRANDEUR ET DÉCADENCE

— par Audrey Santacrocce —

Près de quatre heures de spectacle, une trilogie, une compagnie flamande, autant d'informations qui pourraient effrayer le spectateur lambda prenant le chemin du théâtre de la Bastille. Malgré tout la salle est pleine à craquer, bon présage. Bien que créée en 1989, la compagnie De KOE n'échappe pas à certains tics à la mode. Ici aussi on passe du Lou Reed sur scène et on se met nu sur le plateau. Heureusement, les quelques réserves qu'on peut avoir sont compensées par le charisme des trois comédiens, Peter Van den Eede en tête. Berlin présente notre humanité en sursis face à une menace invisible, dans l'attente de la mort, déjà peut-être souvenir, pièce de musée sous cloche de verre.

UNE HISTOIRE PEUT
EN CACHER UNE AUTRE

— par Lola Salem —

C'est l'histoire d'une histoire qui n'en finit pas d'être, de se redire, de commencer sans commencement. Il faut d'abord passer par l'histoire sans histoire ; celle qui s'autoféconde, tentant de se dresser avant même que les acteurs aient pu décider qui, du récit ou de l'action, la précède. La compagnie flamande De KOE expose d'emblée les prétentions « méta » de son spectacle, qui tente d'embrasser les méandres de l'h/Histoire, depuis les souvenirs d'enfance jusqu'aux lignes récitées « à toute allure » d'un cours sur l'Occident. On aurait peur de s'y perdre, à la vue de cet enchevêtrement complexe que dessine le ballet des trois acteurs sur le plateau. Sans compter que l'infatigable bingo des lieux communs de mise en scène du théâtre contemporain est largement rempli. Et pourtant, oui, ça se tient. Ça se tient de manière assez formidable, et l'on file aisément ces quatre heures de spectacle. Il y a tout d'abord ce talent propre aux acteurs, où flotte un grain de folie captivant. La magie d'un jeu naturel et intense, relevé par leurs accents délicieux et le miroitement des langues entre elles – le français, l'anglais, le flamand. Puis, un rythme soutenu, qui virevolte ; notamment dans la deuxième partie (« Rouge »), en une énième mise en abyme, s'appuyant sur « Jules César », de Shakespeare, son imbroglie de personnages et de situations. Et dans cette matière foisonnante, l'être humain se trouve sans cesse confronté à la dialectique du récit et de l'action : ce qui n'en finit pas de se dire et ce qui se vit sans s'écrire vraiment. Le sens de l'autodérision de la troupe tient le tout avec une sérieuse vigueur qui secoue la salle de rires francs, spontanés. L'ascension incertaine de cette drôle de montagne métaphysique ne rebute pas, et c'est un plaisir de s'y laisser entraîner.

DOUBLES REGARDS

IL NOUS FAUDRA CEPENDANT DÉFENDRE DES

ŒUVRES DIFFICILES. LA MISSION DU THÉÂTRE

L'ÎLE DU RÊVE

Ici, l'air est coloré et tout nectar embaume tel un parfum. Voilà qu'à Bora-Bora une tendre idylle se noue dans l'écrin d'un exotisme imaginaire typiquement français de la fin du XIXe siècle. Reynaldo Hahn, élève de Massenet, écrit à dix-sept ans un opéra sans prétention, à l'intrigue simple (un tendre amour déçu) mais qui pétile de l'influence de Pierre Loti (personnage central de l'opéra). La mise en scène d'Olivier Dhénin reproduit à merveille l'esprit de mystère et de transfiguration qui parcourt l'œuvre du peintre. Au cœur de ces scènes délicates, les voix sonnent délicieusement. Marion Tassou (Mahénu) est tout à fait splendide, et sa voix s'harmonise joliment avec celle d'Enguerrand de Hys (Loti). Les chœurs entraînent le public dans un lointain ailleurs avec justesse... Un moment de poésie simple et beau. **L.S.**

OPÉRA

— ATHÉNÉE THÉÂTRE LOUIS-JOUVET —

DICTIONNAIRE DE LA MUSIQUE

On aurait voulu aimer le « Dictionnaire de la musique » de Maxime Kurvers. Plein d'espoir pour le travail de ce jeune metteur en scène, on a pourtant fini par craquer et rire nerveusement, comme une grande partie de la salle, à la fin du spectacle. « Dictionnaire de la musique » souffre d'une envie de vouloir mélanger tableaux élitistes un peu abscons (on se demande encore ce que voulaient bien signifier ces traversées de plateau) et pastilles comiques franchement gênantes (le malaise dans le public est palpable devant le sketch projeté et qui ne fait malheureusement rire personne). On peut cependant reconnaître une chose à Maxime Kurvers : bien que brouillonne, peu lisible et pénible à suivre, sa mise en scène tâtonne vers des pistes intéressantes, mêlant recherche et théâtralité. Souhaitons au metteur en scène d'arriver à affiner ses envies sur son prochain spectacle. **A.S.**



THÉÂTRE

— THÉÂTRE DE LA COMMUNE —

TROIS GRANDES FUGUES

Trois grandes figures féminines de la danse contemporaine interprètent à la suite la « Grosse Fugue » opus 133 de Beethoven pour en délivrer trois visions aux couleurs et tonalités contrastées. Très classique et nostalgique est celle de Lucinda Childs, qui ouvre le bal avec une élégance froide et monotone peu inspirante. Plus fracassante est celle d'Anne Teresa De Keersmaeker avec ses corps bondissants jetés et roulés au sol. Mais pour qui apprécie l'épure sensible de la chorégraphie, la pièce semble exagérément vieillissante. Enfin, celle de Maguy Marin est une « Fugue » de combat. Quatre écarlates et éclatantes interprètes font régner sur scène un élan vital et rageur. Le Ballet de l'Opéra de Lyon porte avec aisance et conviction ces trois versions d'une même œuvre musicale. **C.C.**

DANSE

— MAISON DES ARTS DE CRÉTEIL —

TENUE CORRECTE EXIGÉE

Simplisme, candeur, pièces exhibées additionnées et empilées dans une succession horizontale presque réjouissante. Alors le mot surgit, mot totem de la transgression dans cet environnement si plat, mot prétexte et racoleur. Passons par ces couloirs sombres par destination, long tunnel d'un ennui réjouissant. Et puis miracle, sortie à la lumière, et irruption dans une première foulée dans l'univers épuré et lumineux de ce soleil des tuileries toujours chaud des œuvres éditées de Jean Nouvel. Symbolisme, épuration des lignes, rupture avec le classicisme mou et neutre d'une prétendue révolte vestimentaire pour se vautrer avec impudence dans l'œuvre de ce vrai transgresseur. L'effet est tel qu'on pousse dans les collections, sublimes, de ce musée si peu connu des Arts déco, toujours étouffé par la présence massive et incontournable de son glorieux voisin le Louvre. Alors surgit un sentiment orgasmique de vraie transgression, le beau, le pensé, le cheminé, le lent se révèlent infiniment humains et réellement chocs. **S.D.**

EXPOSITION

— MUSÉE DES ARTS DÉCORATIFS —

EN BREF

VANAVARA

Ils sont quinze, ils viennent du Maroc, d'Australie ou d'Argentine et pratiquent le trapèze ballant, le mât chinois ou la contorsion. Leurs chemins se sont croisés durant près de trois années à Châlons-en-Champagne, à l'école du Centre national des arts du cirque. Pour leur spectacle de sortie, présenté dans le superbe cirque de Châlons, c'est Gaëtan Levêque, du collectif AOC, qui est aux manettes. Il signe un spectacle sombre et sauvage, où la piste se métamorphose en inquiétante forêt parsemée de rochers. Les arbres deviennent instruments de musique, les minéraux autant de prétextes à l'acrobatie. Les jeunes interprètes ne cessent de remodeler l'espace, de le transformer, de le bousculer, transmettant avec vigueur au public leur énergie débordante. Le sens du collectif fait toute la force de « Vanavara » : chaque singularité est mise en valeur, sans égard pour le strict enchaînement des solos. On retiendra tout particulièrement la dernière image du spectacle, où le groupe s'agresse brusquement pour regarder d'un bloc dans la même direction, vers son à-venir. **A.C.**

CIRQUE

— CNAC —

LE BRUIT COURT QUE NOUS NE SOMMES PLUS EN DIRECT

Avec la création d'Éthique-TV, le collectif L'Avantage du doute entend proposer en direct du plateau une information indépendante et humaine. Cette bande d'utopistes questionne ainsi avec beaucoup d'humour et de poésie notre rapport quotidien aux médias. Ce sont les problématiques les plus actuelles qui côtoient des questions absurdes : comment réhumaniser nos réactions face aux cascades de nouvelles catastrophiques ? Et est-il vraiment nécessaire de vivre dans un 12 mètres carrés sans chauffage pour rester jusqu'au bout fidèle à ses valeurs ? Volontairement aveugle, le monde continue manifestement de jouer la comédie de la sincérité, mais certains « voyants » veillent encore. **F.F.**

THÉÂTRE

— THÉÂTRE DES CÉLESTINS —

PIÈCE D'ACTUALITÉ N° 7 – SPORT DE COMBAT DANS LE 93 : LA LUTTE

Sur le plateau, des corps rouge et noir s'échauffent : ceux des « diables rouges » du club de lutte de Bagnolet. Au fil des courses qui s'accroissent, la comédienne livre le texte de Stéphane Olry et les témoignages issus d'explorations menées dans les salles de sport de Seine-Saint-Denis. Elle évoque le gardien dans sa guérite, les pères hurlant au bord du tapis... L'immersion dans l'univers de la lutte et le quotidien des sportifs est intéressante. La « femme sur le banc » qu'elle incarne établit un parallèle entre l'entraînement des lutteurs et son passé de danseuse déchue. Ce spectacle est une expérience. Le plaisir vient de l'observation des corps qui s'affrontent dans une gracieuse brutalité. « Pièce d'actualité n° 7 » est aussi une ode au dialogue. Car la lutte est surtout une rencontre gestuelle, un langage, et le reflet d'une violence « qui n'est pas tant dans ces combats que dans la société ». **L.V.**

THÉÂTRE

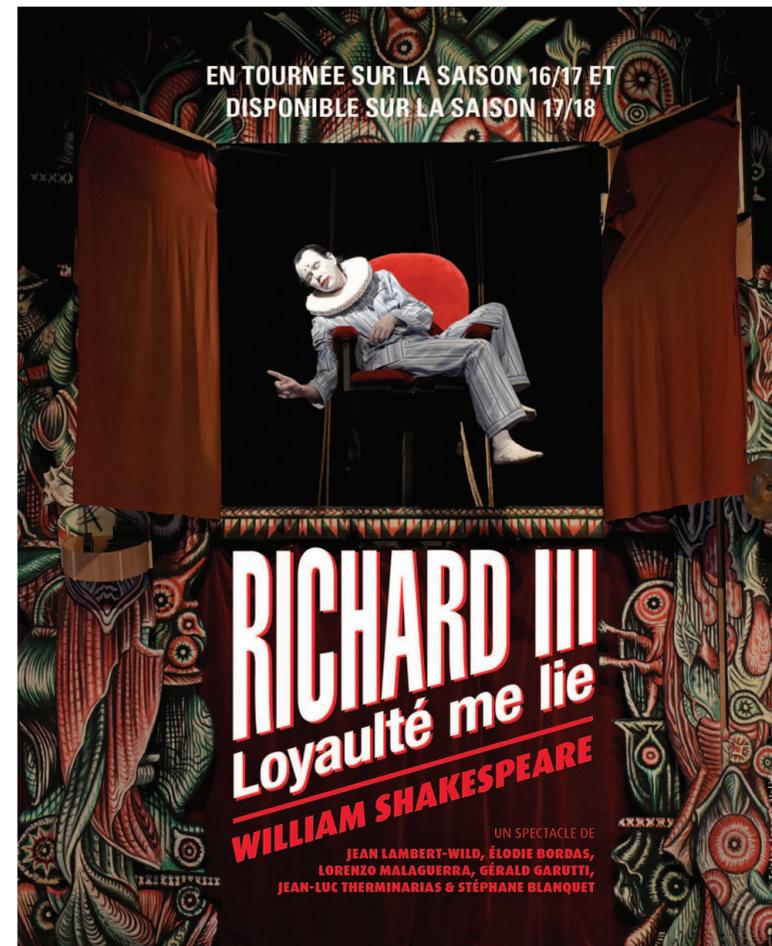
— THÉÂTRE DE LA COMMUNE —

IO SONO ROCCO

Debout en cercle sur le plateau, les spectateurs assistent à une corrida culinaire. Une comédienne et un danseur font tourner une table en inox sur son axe comme l'aiguille folle d'une horloge. Les couteaux de cuisine sifflent, les tomates et les asperges volent. Femme fatale, la mort court après le mourant qui virevolte et esquive, tandis que la musique d'Ennio Morricone va crescendo vers l'inéluctable résolution. La lumière, délicate ou éblouissante, traduit avec justesse la fièvre qui monte dans cette danse macabre. Le jeune metteur en scène belge réussit ce tour de force : partir de la mort de son propre père et représenter la course du temps comme un éternel jeu de chat et de souris en faisant de ce rituel expiatoire un chant d'amour universel dans lequel victime et bourreau s'aiment et se désirent. **J.A.**

DANSE/THÉÂTRE

— THÉÂTRE DE VANVES —



TOURNÉE SAISON 2016/2017

Brive-la-Gaillarde ▶ Le mardi 4 octobre Les Treize Arches, Scène conventionnée de Brive
Rochefort ▶ Du mardi 11 au jeudi 13 octobre La Coupe d'Or, Scène conventionnée
Paris ▶ Du jeudi 3 novembre au samedi 3 décembre Théâtre de l'Aquarium - La Cartoucherie
Forbach ▶ Le mardi 6 décembre Le Carreau, Scène Nationale de Forbach
Dijon ▶ Du mardi 13 au samedi 17 décembre Théâtre Dijon Bourgogne
Vesoul ▶ Le mardi 10 janvier Théâtre Edwige Feuillère, Vesoul
Brétigny-sur-Orge ▶ Le samedi 14 janvier Théâtre de Brétigny-sur-Orge, Scène conventionnée
Chelles ▶ Le mardi 17 janvier Théâtre de Chelles
Melun ▶ Le vendredi 20 janvier L'Escal à Melun en partenariat avec La Ferme des Jeux (Vaux-le-Pénil)
Bienne ▶ Le vendredi 27 janvier Théâtre Palace, Bienne (Suisse)

TOURNÉE EN COURS SUR LA SAISON 2017/2018

→ Retrouvez les entretiens avec l'équipe sur www.lambert-wild.com

→ Retrouvez les carnets de bord des créations sur france3-regions.blog.francetvinfo.fr/
richard-3-loyaulte-me-lie



Théâtre de l'Union
Centre Dramatique National du Limousin

"Le plus grand bien pour le plus grand nombre"



MECIC PARIS

MASTÈRE SPÉCIALISÉ MANAGEMENT DES ENTREPRISES CULTURELLES ET INDUSTRIES CRÉATIVES

VOUS SOUHAITEZ DEVENIR UN PROFESSIONNEL DU MANAGEMENT CULTUREL ?

Le Mastère Spécialisé MECIC forme en une année des professionnels dans les secteurs du droit et de l'économie de la culture, de la gestion de production, du marketing ou encore des politiques culturelles.

Le MECIC-Paris c'est...

- Des intervenants experts
- Des partenaires, acteurs majeurs du monde culturel
- Une ouverture internationale
- Un séminaire de 4 jours dans une ville européenne

Les atouts de la formation

- Une pédagogie combinant théorie et pratique;
- Un apprentissage professionnel
- Une diversité de profils
- Un accompagnement individuel

Qui peut candidater au MECIC ?

- Les titulaires d'un diplôme Bac+4 ou Bac+5
- Les jeunes professionnels
- Les profils artistiques
- Les étudiants étrangers

Comment candidater ?

1. Admissibilité sur dossier à compter de janvier 2017
2. Admission après un entretien d'une heure avec le jury

LE MECIC, ET APRÈS ?

Ce qu'ils sont devenus...

- Myriam (Promo 2012)
Chargée de communication et de RP au Théâtre National de la Colline
- Julie (Promo 2013)
Adjointe à la direction des projets à la Fondation du Patrimoine
- Nicolas (Promo 2014)
Chargé de communication au Centre Pompidou
- Cristèle (Promo 2015)
Coordinatrice générale au festival djangoreinhardt

NOS PARTENAIRES

ABBAYE DE ROYALMAONT - ARTE - LA COULINE THÉÂTRE NATIONAL - CONCERTS - MUSÉE DE L'HISTOIRE DE L'IMMIGRATION - LE 104 - LE CARGO - LE MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DE LA COMMUNICATION - MUSÉE D'ORSAY - MUZEO.COM - OCEAN THÉÂTRE DE TELUKOR - ORANSE - PALAIS DE TOKYO - SACEM - SMARTAPPS STARTUP WEEKEND - CULTURE - ULLUE.COM



DIJON - LYON - PARIS - BEAUNE



POUR PLUS D'INFORMATIONS

Jean-Yves KLEIN
Jean-Yves.Klein@bsb-education.com
Tél. +33 (0)683 326 704 ou +33 (0)145 791 318

Pour télécharger le dossier de candidature
mastereculture.eu

EST PLUS HUMBLE, ENCORE QU'AUSI GÉNÉ-

CRÉATIONS

OUSSAMA, CE HÉROS

MISE EN SCÈNE MARTIN LEGROS
COMÉDIE DE CAEN

« "Oussama, ce héros" est un thriller en trois parties qui nous plonge dans un fait divers sordide : un règlement de compte entre voisins qui tourne à l'assassinat collectif. »

— par Léa Coff —

Le jeune metteur en scène normand Martin Legros poursuit son exploration des écritures contemporaines – après « Visage de feu », de von Mayenburg – en jetant son dévolu sur la langue violente et sans concession de Dennis Kelly. Les défauts grossiers remarqués dans sa dernière création sont estompés par une meilleure maîtrise des nombreux effets de scénographie qui lui sont chers et une direction d'acteur plus sensible et précise. Mais la malédiction du théâtre contemporain a encore frappé : la fascination pour les belles images prend le pas sur le fond. Où et de quoi naît le fanatisme ? Comment réagir face à une jeunesse en perte d'idéaux ? Gary, ado un peu paumé, a choisi un héros inattendu, parce qu'« il faut bien croire en quelque chose ». Les habitants de la cité vont voir en lui l'ennemi à abattre et, persuadés de faire taire l'origine du mal, vont devenir bourreaux assoiffés de sang. Dennis Kelly écrit « Oussama, ce héros » dix ans après le 11-Septembre. Il ne s'agit pas pour lui d'écrire pour panser les plaies

mais d'un constat à froid, grave et nécessaire. Volontairement provocateur, il y fait la critique du fanatisme contre le fanatisme et interroge la folie ambiante de faire naître chez les bien-pensants une monstruosité purement bête et méchante. On a malheureusement du mal à croire à cette « humanité de périphérie », ces exclus invisibles que Martin Legros tente de nous dessiner. La traduction française du texte de Kelly y est sans doute pour beaucoup en ce qu'elle masque avec une fadeur frustrante la dureté impulsive de la langue originale. Mais on peut aussi reprocher une lecture trop cérébrale de la part des comédiens, qui peinent à entrer dans l'animalité crasseuse de leurs personnages. Malgré tout, Baptiste Legros, tout en subtilité et en totale présence, séduit immédiatement et devient notre guide. Et on a bien besoin de lui pour traverser ce déballage continu de violence visuelle et sonore au rythme suffocant malgré les pulsations incessantes des basses electro.

JOB

CONCEPTION LUCIE AUGEAI ET DAVID GERNEZ / TAP POITIERS

« Danseur, un job ? Un travail comme un autre, avec les traces qu'il laisse au corps et à l'esprit. »

— par Lillah Vial —

Tout commence par les regards. Ils sont debout au plateau et sourient. Ils saluent le public qui s'installe, comme une invitation à entrer dans leur monde. « C'est commencé ? » demande une spectatrice. Le jeu sur les codes de la représentation est annoncé dès les premières minutes. Puis noir total, et le son des percussions s'élève des enceintes. Le premier tableau est fort. Les sept répètent un enchaînement codifié qui s'enrène progressivement. Chacun ôte peu à peu les multiples couches de vêtements qui couvrent les corps, et une danse endiablée se poursuit sans relâche dans l'amas des tissus. On évoque ici avec humour la réalité du quotidien du danseur : se changer en permanence, effectuer des exercices répétitifs, parfois absurdes. C'est drôle et ça ne se prend pas au sé-

rieux. Ça danse et l'on aime ça. Une danse organique et pulsionnelle, aux allures furtives de break. Les images se succèdent : océan de jambes, pantin désarticulé, photos de famille... Au fil du spectacle, le principe de l'exercice nous perd un peu. On aimerait que les tableaux soient plus brefs ou, au contraire, poussés à l'extrême. Aller plus loin dans l'aliénation par la répétition et l'épuisement des corps pour sortir du cadre et donner à « Job » une autre dimension, plus grande, celle du monde du travail tout entier. « Job ». Tout est dans le titre. En s'inspirant de l'ouvrage de Pierre-Emmanuel Sorignet, Lucie Augeai et David Gernez mènent une réflexion autour de l'impact de la profession sur l'individu. Je suis défini par mon travail et existe à travers lui. Ici, ce travail, c'est celui du danseur. Un job/passion sur lequel sont projetés des fantasmes.

Pas utilitaire et pourtant indispensable. En puisant dans leurs vécus, les interprètes créent une sorte de monde de l'entreprise de la danse. Entreprise bien plus loufoque que de coutume cependant, car la légèreté revient au galop. Les danseurs captent notamment l'attention par l'expressivité des visages. Chacun a sa singularité, et divers personnages prennent vie comme autant de natures, de postures, de silhouettes sur le plateau. Il est intéressant de voir comment chaque corps, dans ce qu'il a de particulier, subit l'effort. Ce que l'on perçoit en tout cas, c'est la passion qui rend ce métier nécessaire et leur donne à tous la force de danser.

SPLENDEUR ET LASSITUDE DU CAPITAINE IWATANI IZUMI

CONCEPTION JEAN LAMBERT-WILD
THÉÂTRE DE L'UNION, LIMOGES

« Un homme consumé par une volonté, hanté par un code d'honneur auquel il s'accroche quand tout autour de lui n'est que sable, sang caillé, boue. »

— par Léa Coff —

Créé en 2014 à l'occasion du Spring Arts Festival Shizuoka, « Splendeur et lassitude du capitaine Iwatani Izumi » est une adaptation, ou plutôt une renaissance, du texte de Jean Lambert-Wild paru en 1998, alors consacré au Capitaine Marion Déperrier. La nécessité de retourner à cette partition d'une exigence inouïe est née du coup de foudre de l'auteur-metteur en scène pour le génial comédien japonais Keita Mishima. Lambert-Wild a immédiatement vu en lui la puissance et l'intelligence essentielles à l'incarnation de son « fou de guerre », et il a vu juste. Peu importent les difficultés de traduction linguistiques et culturelles, c'est une énergie vive et partagée qui guide les deux hommes dans la création de cette œuvre singulière. Le texte original est rebâti, dépouillé de ses références occidentales, et sa poésie traduite en japonais par Akihito Hirano, en étroite collaboration avec l'auteur, pour atteindre une nouvelle musicalité. Keita Mishima, dont le capital sympathie inonde la salle dès son entrée, campe un militaire rongé

par la folie et la solitude, en perdition dans une jungle boueuse et nauséabonde. Dès les premières minutes du spectacle, encerclé par le public, pris au piège, il danse des chants martiaux, s'essouffle et se désarticule, comme dépossédé de son corps. La mousse au coin des lèvres et le regard ahuri, il débite un flot de paroles incessant, lancé dans une escalade hystérique qui risque fort d'abandonner le spectateur dans le fossé. Mais le talent de Mishima est immense : aussi repoussant qu'hypnotisant, il réussit à nous faire oublier qu'on ne comprend pas le japonais. À moitié nu sous une lumière crue, tour à tour combattant, danseur, gamin, séducteur, ce comédien hors norme livre une performance ébouriffante. On regrette toutefois par moments de ne pouvoir jouir pleinement de la poésie des mots de Jean Lambert-Wild, dont le rythme est littéralement haché par le surtitrage. Il faut alors savoir renoncer et se laisser porter par la beauté d'une interprétation pleine et épatante.

Jacqueline
du vent, du ciel, et de la mer
Salmon

MuMa - Le Havre
Musée d'art moderne André Malraux

19 novembre 2016
23 avril 2017

muma-lehavre.fr

MuMa leHavre

Brise-vent, quai Mazine, Le Havre, carte des vents, 2016.
Épreuve géométrique sur papier Japon, dessin à l'encre de Chine, 95,9 x 83 cm © Jacqueline Salmon / réalisation / L'ATELIER de communication

REUSE: IL DOIT PLAIRE, SÉDUIRE, RÉJOUIR,

LA QUESTION

QU'EST-CE QU'ON ATTEND ?

— Par Hortense Archambault —

Dans la vie, quand on n'attend rien, c'est peut-être qu'on est comblé ; mais le plus souvent c'est qu'on est triste, qu'on a renoncé, capitulé, qu'on a accepté que c'était la fin et qu'on n'y changera rien. On ne sait pas très bien de quelle fin il s'agit, ni si vraiment elle nous concerne, mais on est juste épuisé, vidé de notre courage, vidé de nos idées et on a peut-être simplement envie que tout s'arrête. Bref, on n'attend plus rien.

Alors que si on se souvient bien de l'attente de l'enfance, c'est celle qui attend tout, veut tout, là et tout de suite. Elle est vorace, pugnace, arrogante. L'a-t-on apprivoisée ? Peut-elle être domptée ? Comment l'a-t-on gardée précieusement ? Où est-elle abritée, cette petite voix intérieure qui veut changer le monde, croire en l'amour et l'amitié, ne voir que les alternatives et fraterniser même si parfois on est trahi ?

Si on a grandi sans cesser de l'entendre, c'est qu'on a pu la faire muer en attente/risque/désir/curiosité. On a pu lui donner du temps, la sortir de l'impatience de l'enfance. Cette petite voix, on l'a nourrie d'imaginaire et d'affection. On a eu des silences pour l'écouter encore dans le chaos du monde. On sait alors que la vérité est aussi dans la fiction. Et qu'il n'y a plus à attendre pour se faire confiance.

Le théâtre pour moi a été un monde où abriter ma petite voix. Même si au théâtre, c'est sans doute un peu différent que dans le monde, il ne faut s'attendre à rien pour que tout puisse advenir.

Hortense Archambault intègre une première fois, en 1994, l'équipe du Festival d'Avignon. En 1995, elle est administratrice de la compagnie du Théâtre de l'Opprimé d'Augusto Boal puis elle rejoint pendant 4 ans l'aventure du Parc et de la Grande Halle de la Villette. En 1999, elle revient à Avignon comme administratrice du Festival. En 2002, elle présente avec Vincent Baudriller un projet pour le Festival d'Avignon, notamment articulé autour de l'idée d'artiste associé à chaque édition. Nommés à sa tête, ils le codirigent de l'édition 2004 à celle de 2013. Elle réalise ensuite plusieurs missions dont celle de concertation sur l'intermittence du spectacle mise en place par le Premier ministre. Elle est directrice de la MC93 Maison de la Culture de la Seine-Saint-Denis à Bobigny depuis août 2015.

LE DESSIN

LA GRENOUILLE AVAIT RAISON, DE JAMES THIERRÉ

— par Baptiste Drapeau —



I/O Gazette n°47 — 14.12.2016

La gazette des festivals — www.iogazette.fr — Gratuit, ne peut être vendu.
I/O — Mairie du 3e, 2 rue Eugène Spuller, 75003 Paris —
SIRET 81473614600014

Imprimerie Le Progrès, 93 avenue du Progrès, 69680 Chassieu

Directrice de la publication et rédactrice en chef

Marie Sorbier marie.sorbier@iogazette.fr — 06 11 07 72 90

Directeur du développement et rédacteur en chef adjoint

Mathias Daval mathias.daval@iogazette.fr — 06 07 28 00 46

Rédacteur en chef adjoint Jean-Christophe Brianchon j.c.brianchon@iogazette.fr

Responsable Partenariats / Publicité India Bouquerele india.bouquerele@iogazette.fr

Conception de la maquette Gala Collette

Ont contribué à ce numéro

Julien Avril, Eric Beume, Christophe Candoni, Agathe Charnet, Léa Coff, Sébastien

Descours, Baptiste Drapeau (illus.), Floriane Furney, Augustin Guillot, Léa Maltgouyres,

Loïc Salem, Audrey Santacrocce, Lillah Viel

Photo de couverture © Charles Bédoué

LE FAUX CHIFFRE

175

C'est le nombre de candidatures de rédacteurs reçues chaque semaine chez I/O Gazette

L'HUMEUR

« Celui qui ne comprend pas comprend mieux que celui qui comprend mal. »

Joseph de Maistre

AGENDA DES FESTIVALS

SURESNES CITÉS DANSE

« Fondé en 1993, le festival se déroule chaque année entre mi-janvier et mi-février. Il est organisé au Théâtre Jean-Vilar de Suresnes dans les Hauts-de-Seine. Ce festival, dès le début, a cherché à créer une passerelle entre les chorégraphes issus du mouvement hip-hop des années 1980-90 et la danse contemporaine, plus institutionnalisée. Sa programmation artistique est assurée par Olivier Meyer. »

Du 6 janvier au 5 février 2017, Suresnes

VAGAMONDES

« 16 spectacles et 2 expositions avec des artistes venus d'Algérie, Espagne, France, Iran, Italie, Portugal, Liban, Turquie, Israël, Mali, Burkina Faso... et des rencontres, conférences, projections avec des géographes, historiens, écrivains, journalistes... pour aborder la Méditerranée par la géographie, l'histoire, la géopolitique, l'économie, la gastronomie. »

Du 10 au 21 janvier 2017, Mulhouse

FAITS D'HIVER

« Dirigé par Christophe Martin, festival parisien de la danse contemporaine. Architecturé sur 9 lieux de représentation, il assume son souhait de rayonnement. Et plusieurs spectacles font écho à cette thématique spatiale, cette habitation raisonnée et artiste de ce qui nous entoure. »

Du 12 janvier au 9 février 2017, Paris

FESTIVAL INTERFERENCES DE CLUJ

REPORTAGE

— par Mathias Daval —

Pour sa 5^e édition biennale, « Interferences », le Festival international de théâtre de Cluj, a choisi de creuser le thème de l'identité européenne, avec un sous-titre : « L'Odyssee de l'étranger ». I/O Gazette, sempiternel voyageur, a fait le déplacement en Roumanie.

Cela avait plutôt mal commencé, par une grève des pilotes de la Lufthansa et un brouillard épais qui avaient conjointement contraint à l'annulation de trois vols et au retard du dernier. Coincés à l'aéroport de Bucarest avec Georges Banu, nous confirmons qu'organiser un festival fin novembre en plein cœur de la Transylvanie est une entreprise météorologiquement risquée. La programmation est centrée sur les productions roumaines et hongroises de la saison, mais sa vingtaine de spectacles recoupe des productions de quatorze pays différents. Cluj, 400 000 habitants, dans le nord de la Roumanie, est une ville plutôt cossue, au style austro-hongrois un peu désuet, trouée de parcs et d'esplanades ecclésiastiques. Avec une température moyenne comprise entre moins trois et plus quatre degrés, on ne s'attarde pas trop entre les spectacles, proposés dans sept lieux différents, au centre desquels le théâtre hongrois de Cluj. C'est là que nous avons assisté au « Nathan le sage » d'Armin Petras, aussi brouillon que fantasque, mais politiquement moins

navrant que la version de Nicolas Stemann. Dans la friche industrielle de la compagnie Remarul, ambiance Babcock sous-chauffée, on assiste à un « Roi Lear » revisité par le metteur en scène roumain Gavriil Pinte, qui utilise intelligemment l'espace du hangar : un rail sur lequel évoluent les comédiens et le plateau amovible ; de grandes barres de métal servant de cloches.

“

Sommes-nous capables de parler de notre propre aliénation ?

Plus tard, c'est la justice divine qui est mise en scène avec « Job », adaptation par Lisa Nielebock du magnifique roman de Joseph Roth, publié en 1930 (qu'on relira pour l'occasion, car dans les Roth de la littérature il n'y a pas que Philip). La metteuse en scène allemande s'est emparée de la fable avec un sens de l'économie et une rigueur scénique remarquables. Le lendemain, avec « Medea on Media », la jeune troupe coréenne dirigée par Kim Hyuntak hurle et gesticule, revisitant Euripide à l'ère médiatique. Exit la démonstration féministe, psychanalytique ou politique du mythe, le souvenir d'Isabelle Huppert chez Jacques Lassalle ou de Maria Callas dans le film de Pasolini. Ici tout commence par une conférence de presse qui préfigure la

parodie des codes télévisuels et cinématographiques. Un spectacle à la fois kitsch et efficace, dont on se demande s'il n'aurait pas pu fonctionner avec n'importe quelle autre héroïne d'une tragédie antique. Nettement plus sobre, l'adaptation de « Fin de partie », de Beckett, par Gábor Tompa, le directeur d'Interferences, semble être une réponse à la question que ce dernier pose dans le programme du festival : « Sommes-nous capables de parler de notre propre aliénation ? » Hamm et Clov sont enfermés dans une pièce entièrement recouverte de parois métalliques, plaques carrées qui font évidemment penser à un échiquier. Tous les objets sont en métal : pendentif, échelle, sifflet, gaffe, alarme, et même chien factice. Comme dans « Godot », ce couple maître-esclave (peut-être aussi père-fils symbolique) doit être incarné au mieux pour éviter de flotter dans un discours absurde et vapoureux ; c'est le cas ici avec József Biró et László Zsolt Bartha, au plus juste de leurs rôles. Enfin, c'est « Le Journal d'un fou » monté par Viktor Bodó qui conclut grandiosement le séjour à Cluj (voir notre critique ci-dessous), et témoigne des liens étroits entre théâtre hongrois et roumain.

Interferences, Festival international de théâtre de Cluj-Napoca, du 24 novembre au 4 décembre 2016

CRITIQUE : « LE JOURNAL D'UN FOU » / MISE EN SCÈNE VIKTOR BODÓ

— par Mathias Daval —

Publié en 1835, « Le Journal d'un fou » est l'une des nouvelles les plus célèbres de Gogol. C'est le journal intime, écrit à la première personne, de Poprichtchine, un fonctionnaire de Saint-Petersbourg qui sombre lentement dans une irrémédiable folie. Le metteur en scène hongrois Viktor Bodó a adapté l'œuvre dans un seul-scène magistral. Sur le plateau, une chambre façon Van Gogh à Arles qui aurait basculé encore davantage dans une dimension parallèle : formes géométriques toutes incohérentes, meubles atrophiés et bancals, réalité aussi disjointe que les lattes de plancher. La scénographie, conçue par

le comédien Tamás Keresztes lui-même, est méticuleuse ; chaque détail a son importance et est utilisé dans une fluidité de mouvements remarquable qui tient à un équilibre subtil entre Keresztes et ses accessoires, prenant le spectateur à témoin de son insanité. C'est que le projet repose d'abord sur la prouesse de son protagoniste, époustouflant de justesse et d'énergie, alternant sans heurts les registres de jeu, pour finir par ressembler au « Désespéré » de Courbet. L'utilisation d'un looper pour fabriquer des textures vocales et sonores en direct, échantillonnées et montées en boucles, est ultraefficace et témoigne là encore de

l'étendue du talent de Keresztes. Le plateau, véritablement tournant dans tous les sens du terme, allié à un jeu précis d'ombres et de lumières, nous convoque dans une atmosphère aussi loufoque qu'inquiétante, interrogeant, jusqu'à la dernière réplique, la nature du réel. Ce spectacle maîtrisé de bout en bout, d'une grande intelligence scénique, évite le piège de l'engloutissement par la folie absurde du texte de Gogol grâce à un rythme impeccable et à une étonnante créativité sonore et visuelle. À trente-huit ans, Viktor Bodó confirme qu'il est l'un des metteurs en scène hongrois les plus inspirés du moment.

FESTIVAL DU JAMAIS LU #2

REPORTAGE

— par Léa Coff —

Né il y a quinze ans à Montréal du désir de l'auteure Marcelle Dubois de débusquer les jeunes talents du verbe dramatique québécois, le festival du Jamais Lu a débarqué au Théâtre ouvert en 2015.

Le concept est simple : un appel à textes fraîchement accouchés est lancé, et seuls quatre d'entre eux sont sélectionnés pour une mise en voix présentée devant un public avide de nouvelles sensations théâtrales. À Paris, si les auteurs sont français, les metteurs en scène sont québécois et la rencontre des deux francophonies promet des feux d'artifice, sinon de joie. Place à une « parole libre, nouvelle et festive » ! Cette deuxième édition parisienne se pose en vitrine de la résistance, témoin de la violence de cette année passée et

flambeau brûlant d'espoir en un avenir apaisé et rieur. Les textes présentés durant ces trois jours de bouillonnement intellectuel et utopiste sont profondément marqués par l'actualité, fruits d'un climat d'état d'urgence ayant renversé nos dernières certitudes. Avec « Enterrer les chiens », lecture orchestrée par Martin Faucher en ouverture du festival, l'auteur Jérémie Fabre impressionne par son intelligence et son imagination débordante. On assiste à du théâtre de science-fiction mêlant militantisme, extraterrestres, État policier et compost bio ; une catharsis folle et savoureusement cynique emmenée par une équipe de comédiens au talent indiscutable. Le lendemain, « L'Ennemi intérieur », de Marilyn Mattei, s'attaquera à la tentation du djihad chez les ados et sera suivi de « Pourvu qu'il pleuve », texte de Sonia Ristic balafré par le souvenir des attentats

de novembre 2015 et véritable souffle de vie teinté d'humour noir. Le jeune écrivain Grégo Pluym fermera la danse avec « Démêler la nuit », recherche de sens et de chaleur humaine sur fond de cannibalisme, et le week-end se terminera en beauté avec un cabaret politique mais surtout festif mêlant plumes françaises et québécoises au son du saxophone de Fred Costa. Le Jamais Lu se distingue par sa forme – la lecture collective –, qui n'est pourtant ni du préthéâtre ni du sous-théâtre et encore moins un genre bâtarde réservé aux élites. Les spectateurs sont surpris et séduits par ce moment de partage, de connivence et de rencontre où se dévoilent des talents inattendus et parfaitement rafraichissants. La lecture devient forme à part entière, douce à nos oreilles et fulgurante dans nos imaginaires.

CRÉATION

LA FAMILLE ROYALE

10 → 14 JAN. 2017

D'après l'œuvre de
WILLIAM T. VOLLMANN

Adaptation et mise en scène
THIERRY JOLIVET
LA MEUTE - THÉÂTRE

Avec

**Florian Bardet, Zoé Fauconnet,
Isabel Aimé Gonzalez Sola,
Nicolas Mollard, Julie Recoing,
Antoine Reinartz, Savannah Rol,
Paul Schirck**

Composition et interprétation musicales
MEMORIAL* - Clément Bondu,
Jean-Baptiste Cognet, Yann Sandeau
Scénographie **Anne-Sophie Grac**
Lumière **David Debrinay**
Son **Mathieu Plantevin**
Régie générale **Nicolas Galland**

Célestins

THÉÂTRE DE LYON

04 72 77 40 00 | www.celestins-lyon.org